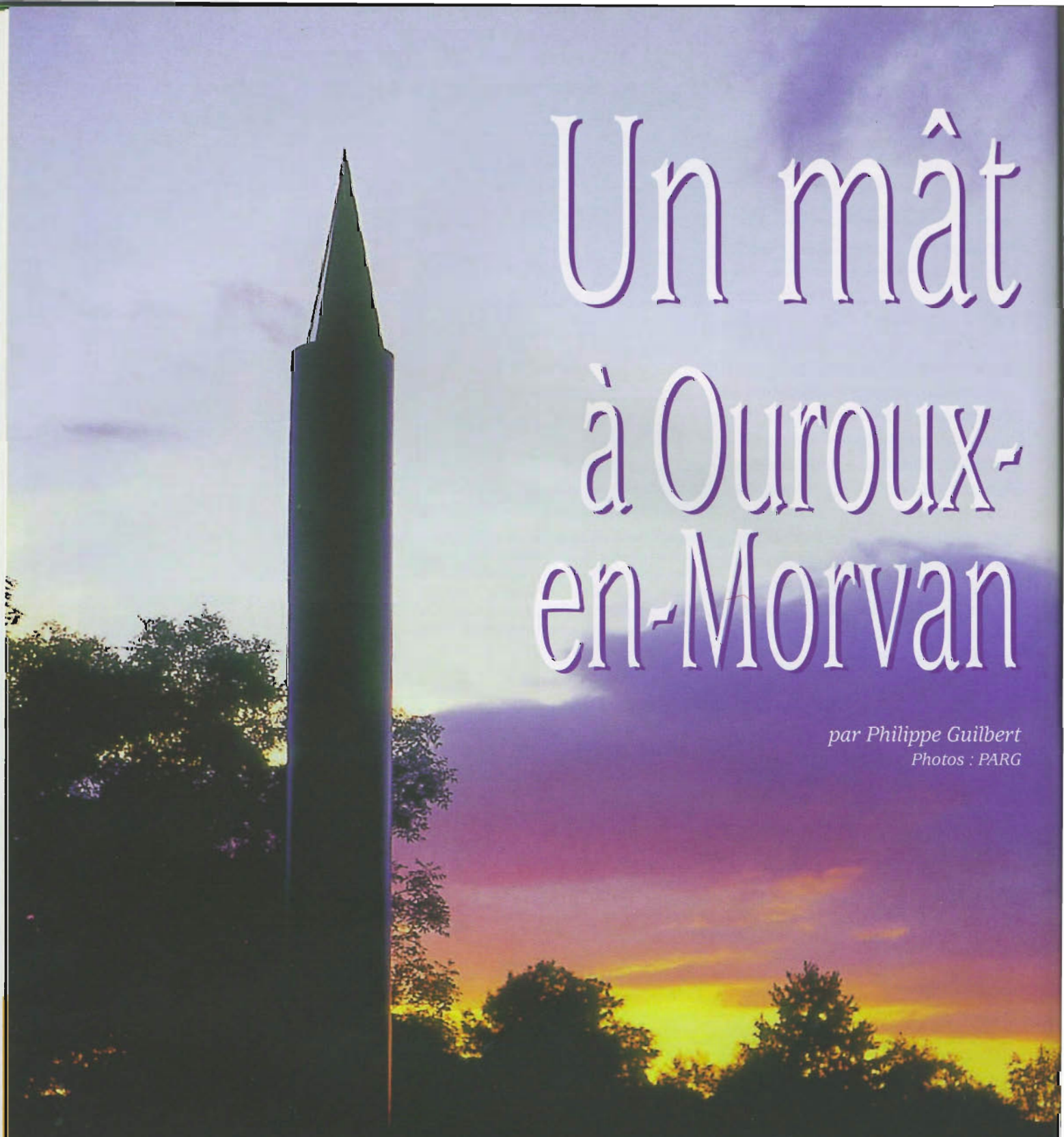


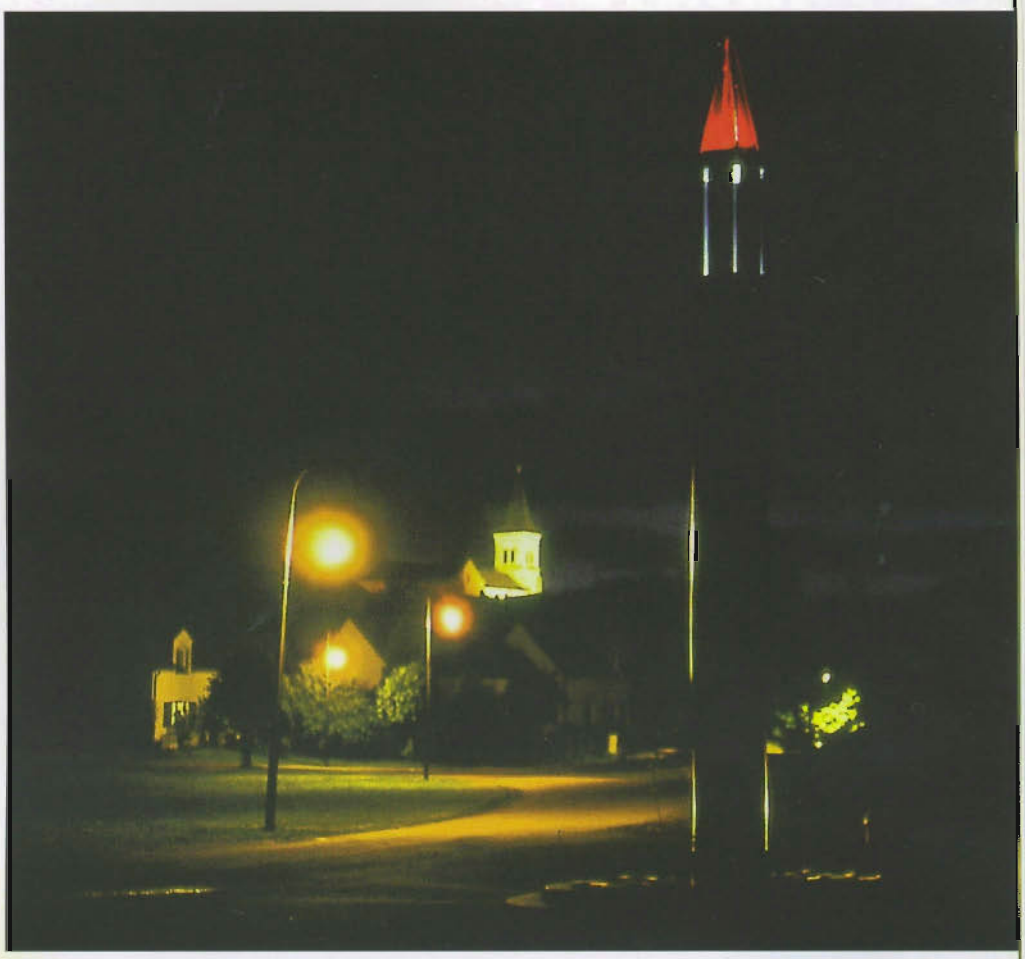
Un mât à Ouroux-en-Morvan

par Philippe Guilbert
Photos : PARG

Antoine de Bary, artiste bourguignon, installé à Chaudenay (Saône-et-Loire), parcourt le monde à la rencontre des gens pour créer des oasis culturelles. Outre la réalisation d'une sculpture mât qui marque un espace communautaire, il instaure des relations entre lui et les habitants d'un village ou d'une ville, entre les lieux où des mâts s'érigent et entre des artistes de différents pays. Le tout forme une œuvre ponctuée de ces oasis culturelles.

Philippe Guilbert : Alain Jouffroy écrit à propos de ton travail, "toute son œuvre participe d'une opération magique destinée à sauvegarder la mémoire, et pas seulement la sienne". De quelle mémoire s'agit-il et comment peut-elle persister dans ton œuvre ?

Antoine de Bary : La mémoire passe par les objets. Tout ce qui n'est plus utilisé et rejeté m'intéresse. La récupération des objets me permet de réaliser des collages. Les collages sont des compositions faites en assemblant ces objets de récupérations. Ils évoquent la vie qui vient de passer : un ticket de métro rappelle un souvenir. Ils permettent à l'imagination de se mettre en marche : un pied de chaise devient une colonne de temple. La mémoire pour moi c'est une petite boîte en métal qui était dans l'armoire de ma grand-mère, sur laquelle était écrit "petits bouts de ficelles ne pouvant servir à rien". La mémoire recoud des événements. Face à ces objets les gens se racontent des histoires.
Amasser ces objets, c'est faire de l'archéologie au quotidien, préparer l'archéologie des siècles à venir. Je m'intéresse à la gestion du sentiment... Tant qu'on est debout, il faut dire les choses. Tout ce travail de collage est entre la peinture qui est un recueillement et l'action publique, comme la réalisation des mâts.



Ph.G : Ton premier mât fut créé au Mali, au sein d'une coopérative culturelle. Peux-tu nous expliquer comment est née cette idée ?

AdB : En 1988, avec l'AFAA*, j'ai eu la possibilité d'aller au Mali pour présenter mon travail. J'ai refusé d'exposer dans le musée qui était sous le régime du dictateur de l'époque. Si j'avais exposé à l'Institut français, je n'aurais pas rencontré les Maliens. On m'a proposé de réaliser l'exposition à la coopérative culturelle Jamana, ce qui signifie "le peuple réuni". Cette coopérative était dirigée par Alpha Oumar Komaré, devenu l'actuel président du Mali.
J'ai demandé à créer un atelier de peinture où j'encourageais chacun à se réapproprier les cultures maliennes. L'année d'après, le dictateur a libéré la presse. Pour accompagner cet événement, les artistes devaient participer. J'ai voulu planter un premier piquet, dans le sens de faire retentir la nouvelle, avec la résonance du bruit fait en tapant sur le piquet. De l'idée de piquet je suis passé à l'idée de mât. Je voulais installer trois mâts, un à Bamako, un à l'est et un à l'ouest. Le premier fut implanté à Bamako en 1990, dans la cour du musée national du Mali. En même temps fut organisée une exposition "Famille d'esprit" avec douze peintres. La dictature est très vite tombée. Les peintres ont pu commencer à vendre leurs œuvres. Trois galeries se sont ouvertes à Bamako. Les deux autres mâts ne furent pas réalisés. Ainsi est née la première oasis culturelle.

Ph.G : Comment cette idée d'oasis culturelle s'est-elle propagée ?

AdB : Séjournant au Canada, j'ai eu l'occasion de parler de cette expérience menée au Mali. Des québécois s'y sont intéressés. Pour moi apparaissait la possibilité d'un dialogue nord – sud. J'ai repéré trois endroits : la zone des blancs, Saint Hilaire-de-Dorset ; la zone des amérindiens ; et celle des inuits dans la Baie d'Hudson. À Saint-Hilaire-de-Dorset, vivent trente cinq familles, en pleine nature. J'y ai réalisé le deuxième mât en 1992. Depuis une table de lecture permet de présenter la faune et la flore de la région. C'est devenu un lieu touristique. A Saint-Hilaire est née l'idée du livre des artistes, en rencontrant un artiste qui en fabriquait beaucoup. Grâce à une souscription, j'ai pu faire ce premier grand livre dans lequel des artistes de la région purent s'exprimer. C'est aussi une autre façon de concrétiser l'oasis culturelle.

Ph.G : Comment est né ce rituel que tu as instauré en invitant la population locale à venir enterrer un objet dans les fondations du mât ?

AdB : En recherchant un endroit pour réaliser le deuxième mât, chez les amérindiens, j'ai rencontré des indiens et il y avait parmi eux une vieille femme qui racontait des légendes et qui évoquait l'humus des choses. Cet humus qui constituait le terreau de leur civilisation. Cela m'a profondément marqué et j'ai imaginé que chaque personne concernée par la fabrication du mât apporterait un objet significatif de

sa vie pour ainsi constituer l'humus de la communauté. Finalement, je n'ai pas pu créer les deux autres mâts prévus au Québec. Ce qui montre la difficulté pour les mettre en place.

PhG : Ensuite tu as érigé un troisième mât à Molinos en Espagne, en 1994.

AdB : Oui, il se trouve que le directeur du Parc national du Maestrazgo, dans la région de Molinos, a vu le mât de Saint-Hilaire. Il a beaucoup aimé l'idée et il a pensé qu'elle convenait pour mettre en place une action culturelle forte dans le Parc.

PhG : En 1997, tu as de nouveau planté un mât à Brême.

AdB : Brême, j'y suis arrivé grâce aux livres. Un ami qui est conservateur dans un musée des œuvres multiples, le musée de Neue Weseburg, m'a invité à présenter les livres, "boîtes à œuvres" comme dit Jean-Paul Morel. J'ai proposé de profiter de cette occasion pour lancer le projet d'un mât à Brême qui fut réalisé en 1997.

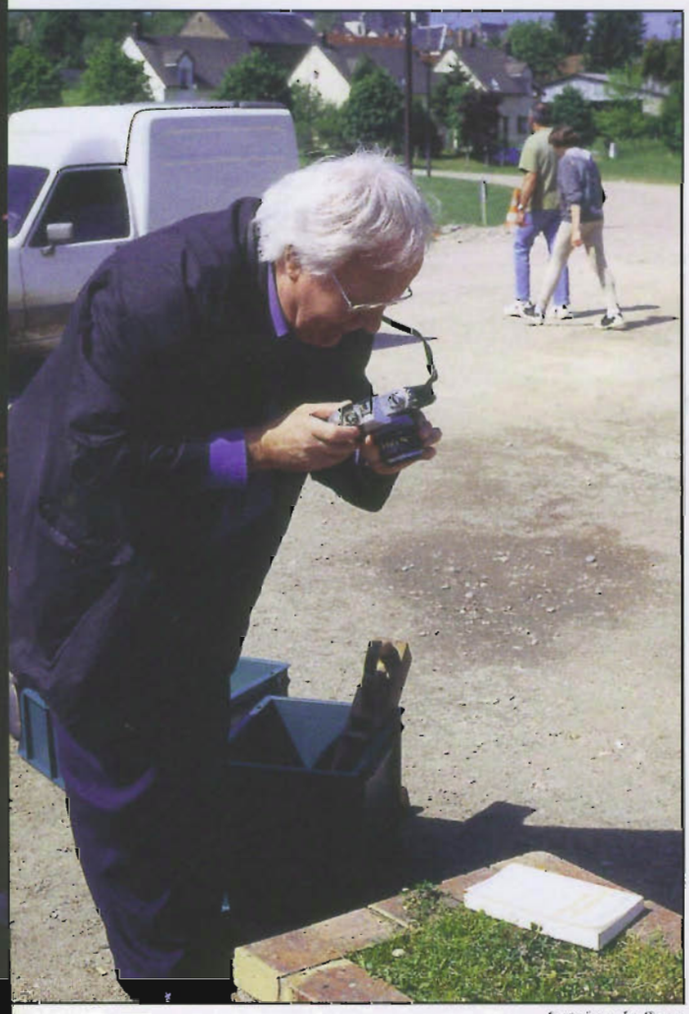
Ph.G : Connaissais-tu quelqu'un à Ouroux-en-Morvan pour y implanter un nouveau mât ?

AdB : Je ne connaissais personne. Je ne connaissais même pas l'existence d'Ouroux. En France, il n'y avait pas de véritable demande. François Barré, à la Direction des Arts Plastiques au Ministère de la Culture, a suivi mon aventure avec les mâts et lors d'une conversation il m'a encouragé à en faire un en France. Il m'a conseillé de prendre contact avec la DRAC Ile-de-France pour étudier la création d'un mât en région parisienne. Au bout d'un an de rencontres avec plusieurs municipalités, je n'avais toujours rien de concret. Vivant en Bourgogne, j'ai décidé qu'il se ferait dans cette région. À la DRAC Bourgogne, on m'a conseillé de contacter Patrice Joly, maire d'Ouroux-en-Morvan. Après une première conversation téléphonique, nous nous sommes rencontrés. Le projet l'a emballé. Il a toutefois fallu quatre ans pour réunir les moyens financiers. Durant ces quatre ans, j'ai eu de nombreuses rencontres avec les habitants de la commune. Le premier projet était prévu sur le Mont-Chanson, pas très loin du bourg d'Ouroux. C'était un très beau site pour implanter un mât, avec un panorama quasiment à 180°. Malheureusement, la commune n'a pas pu acquérir la parcelle souhaitée. Après plusieurs recherches, il est apparu évident que le mât devait être devant la salle des fêtes, lieu de rencontres des ourouxois, lieu de fêtes, lieu de convivialité. Le lieu changeant, j'ai dû repenser le mât. Sur le Mont Chanson, j'avais privilégié le granit. Devant la salle des fêtes, ancien hangar à locomotive, du temps du Tacot, j'ai préféré le métal, pour rappeler les anciennes machines à vapeur. La forme évoque les cheminées des locomotives.

Le 8 mai, les habitants de la commune ont été invités à venir déposer un objet, objet mémoire, dans les fondations du mât. Nous avons renouvelé l'opération le 16 mai pour ceux qui n'avaient pas pu se déplacer. Un catalogue, réalisé avec le *Journal du Centre*, où chacun est photographié, a été distribué aux gens de l'oasis afin qu'il serve de témoin pour les générations futures.

Ph.G : Parle-nous du livre réalisé à cette occasion.

AdB : Comme pour les autres lieux, j'ai souhaité réunir cinq artistes vivant dans la région ou ayant des liens avec le Morvan. Ils ont réalisé le grand livre qui sera envoyé à chaque lieu ayant un mât. Lydie Régnier, jeune plasticienne, a fabriqué la boîte qui va contenir les pages des autres intervenants. Pierre Léger, écrivain, défenseur de la langue morvandelle a écrit un très beau texte que Lydie a illustré. Raphël Thiéry, musicien et conteur, mondialement connu, a fait un travail à partir des spectres sonores de la cornemuse, son instrument favori. Jean-Pierre Legoff, artiste écrivain, qui vient de publier ses textes chez Gallimard, évoque le loup du Morvan. Il fera une intervention en hiver avec des pas de loups bleus. PARG, profite de l'occasion pour continuer son travail sur les précipitations. Chaque lieu où est installé un mât lui a fourni les données climatiques et il a invité des personnes à parler du temps qu'il fait chez elles.



Antoine de Bary

Madame Petit, d'Ouroux-en-Morvan

Antoine de Bary persévère dans les conseils d'Alain Jouffroy. "Il doit continuer comme il le fait à voyager un peu partout et de planter derrière son passage, en cadeau, une sorte de totem de la mémoire, tout particulièrement en Chine, en Corée et au Japon, et, si possible, aux abords des deux pôles de la terre et dans tous les déserts, pour renforcer, à chaque rencontre, le nouveau réseau des relations réelles entre les hommes, leurs connivences et leurs points communs, que j'ai appelé, par défi à l'ordre technique international, le réseau Externet" – Alain Jouffroy, Collages – 1996.

Il travaille sur deux nouveaux projets, un dans les îles Lofoten (Norvège) et un autre au Brésil.

*Association française d'action artistique

Totems, menhirs, obélisques, bornes milliaires, minarets, tour Eiffel, tour de Babel, ziggourats, zobjets d'art en tout genre, de pierre, de bois, de fer, modestes clochers tendant le cou au-dessus du bocage, croix de pèlerins pointées sur la voie lactée, phares plantés dans les gerbes du vent, pylônes géants à l'écoute de l'univers, jets d'eau, rayons laser au toit des discothèques... dans tous les nombrils de la terre, il pousse des crayons. C'est pour barbouiller dans les étoiles une sempiternelle chanson de toile, miniature de prés verts, Ouroux de feuilles mortes, du gris que l'on prend dans ses doigts les soirs de mauvais temps, un peu d'enluminure aux lumières de septembre, quelques taches de bleu avec un pédalo, et du sévère pour les sapins. Cela suffit : à ce ciel de lit, on peut se mirer toute une vie jusqu'à la quatrième génération. On se mire ou on se marre, chacun sa religion. Mais l'enfant tourne toujours autour du mât, les pieds sur les rayons des méridiens, jouant à saute tropiques comme une chèvre attachée à son piquet. Bref, quand le mât montre les planètes, le sot mate le mât.

Rémi Guillaumeau.